

Hopper inspiration

Denis Podalydès, *Le Monde des Livres*, 12 octobre 2012

ÇA COMMENCE par une citation en italique, datée et signée : « *Peut-être ne suis-je pas très humain. Mon désir consistait à peindre la lumière du soleil sur le mur d'une maison.* » Première page : un court texte de douze lignes, à la troisième personne, dans lequel le peintre américain Edward Hopper (1882-1967) est appelé familièrement « *Ed* », où il est très simplement raconté qu'il garda toute sa vie un dessin de George du Maurier (1834-1896), lequel représentait un bourgeois stockant dans des bouteilles les voix de ses chanteurs préférés. L'anecdote se conclut sur cette considération : « *Ed aurait voulu faire pareil avec les bons moments, les ombres, la lumière.* » On relit le titre, en caractères gras, de ce petit texte : « **Punch** ». Je l'avais d'abord lu avec accent anglais, comme on parle de celui d'un boxeur. Je comprends qu'il s'agit du punch qu'on boit, composé de rhum et de jus de fruits. De quoi est donc composé cet énigmatique *Bric à brac hopperien* ? Thomas Vinau, poète et romancier, cerne Hopper par petites touches (jamais plus d'une demi-page) et diverses formes. Voici une lettre (à sa tante, à une compagnie, à Hemingway, etc.), une note prise sur un emballage de hot-dog, puis une liste, puis une illustration en noir et blanc très hopperienne, et pourtant pas de Hopper (mais de l'illustrateur Jean-Claude Götting), ou ce que Vinau nomme « *Palette* » (« *Si je vous dis que la station-service d'Ogunpint/m'a plus influencé/Que Rembrandt/me croyez-vous ?* »).

Chaque texte opère comme un – ou est un – poème. Certains ont la consistance d'un haïku : « *Dans le port/De Nyack/Les vaisseaux/font des pinceaux/Et le brouillard/De la peinture.* » Les propos attribués à Hopper sont des « chutes autobiographiques », comme le dit la quatrième de couverture. On passe du « *je* » au « *il* » indifféremment. Vinau en connaît un rayon sur Hopper, au point de pouvoir le jouer, comme un acteur possédant son personnage sait aussi en particulariser le silence. Vinau nous fait grâce d'une épaisse biographie, choisissant de n'en donner que la réduction poétique, elliptique. S'enrichit davantage la figure elle-même poétique et elliptique de ce peintre qu'il nous permet moins de connaître que de deviner, comme on a plaisir et scrupule à deviner une personne au travers de son humour, de ses petites habitudes, d'un détail émouvant et minuscule.

Sens primitif

Notre regard dévie des quelques toiles archiconnues, quand placés à l'extérieur des bars dont la vaste fenêtre cadre un aquarium de lumière, nous épions les héros fixes d'un film mélancolique. La question du cinéma n'est pas éludée, mais vite tranchée : « *Enfin, je ne dessine que du temps.* » Vinau relie Hopper à Caravage plutôt qu'à tel ou tel cinéaste. C'est le sens primitif de son coup de pinceau, avant que prenne l'image, qui intéresse le poète : « *Ed regarde les gens comme il regarde le ciel. Ed regarde les lieux comme U regarde les gens.* » Et puis il y a Joséphine Hopper, sa femme. Je n'en connaissais nullement l'existence. Ils vécurent trente-sept ans ensemble.

Elle était peintre. Il semble que rien ne reste de son travail. Aurait-elle tout sacrifié à celui de son mari ? On ne sait pas. Elle meurt dix mois après lui, qui s'éteint à 85 ans. Ce très court livre nous donne l'impression d'avoir assez précisément parcouru sa longue vie. Au lieu de nous montrer l'œuvre de Hopper, Thomas Vinau a rêvé la visite de son atelier. On s'attarde moins sur les toiles que sur les choses qui traînent (le « *bric-à-brac* » du titre), et leur disposition : ces agencements multiples plus ou moins conscients, dans l'espace et la lumière, c'est à travers eux que nous percevons soudain une vie, un art, un monde, comme on surprend inopinément une personne.